

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 4

Artikel: L'enfant sous la neige : [suite]
Autor: Moret, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186881>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

grande quantité, donnant ainsi à la flamme une clarté que personne n'osait espérer.

Mais au moment où la lampe moderne prenait ainsi sa forme définitive, survint un rival qui la remplaça rapidement; ce fut le gaz dont un ingénieur français découvrit, en 1881, les puissantes propriétés éclairantes et qui fut essayé à Paris dès 1818.

Aujourd'hui, c'est l'électricité qui semble vouloir éclipser tous ses devanciers et dont on ne connaît encore qu'une partie des prodiges qu'elle est susceptible de produire. Rien de plus attrayant à ce sujet que la lecture de l'ouvrage de MM. Algave et Boulard.

Lo Dzoratâi et lo moulo.

Lè dzeins dè vela sè crayont avâi tot l'esprit et sè peinsont que lè z'autro sont dâi bitès et qu'on lè pâo eimbéguinâ coumeint on vâo. L'est bon ! Se lâi a dâi z'avocats et dâi monsu que sont dâi malins greliets, lâi a dâi paysans asse fins retoo què leu.

On dzoratâi avâi menâ on moulo à n'on monsu dè pè Lozena que lo lâi avâi ravaudâ, kâ n'ein avâi jamé volliu bailli mé de 65 francs et portant, reindu à Lozena, vaillessâi 70 francs coumeint on crutz. Sont ti dinsè, clliâo dzeins dè vela, lâo seimblé pardie que lè pâysans dussont lâo bailli la maiti po rein tot cein qu'on mînè veindrè. N'ia qu'à vairè clliâo z'espèces dè damès lè dzo dè martsî, cein vo vint quie farfouilli dein voultrè croubelion avoué dâi z'airs d'empereusès et cein vo martzandè po dâi cinq centimes, que soveint quand l'ont tot tenu et tot rebouilli, le s'ein vont sein pi vo z'atsetâ la pe petita bougréri et sein vo derè : estiusez.

Noutron dzoratâi qu'avâi don veindu son moulo sè peinsâvè que du qué cl'espèce dè monsu l'avâi dinsè ravaudâ, lo volliâvè servi po se n'ardzeint, et pi sè desâi que po clliâo dzeins dè vela que brassont l'ardzeint coumeint lè pierrès, n'étai pas on part d'étallès dè plie âo dè mein que cein poivè férè on afférè. Ye tserdzè don su son tsai on tot petit moulo, quand bin sa fenna lâi desâi dè férè atteinchon, vu qu'on avâi fé rabattrè 25 francs à lâo vesin po on moulo que n'avâi pas la mésoura.

— Va tatâ tè dzenelhiès, se lâi repond se n'homo, et laisse mè tranquillo.

Ye tracè don contrè Lozena et arrevâ devant tsi lo monsu, ye détserdzè. Quand lo bou est que bas, lo monsu sè met à verounâ à l'einto et à trovâ que lo moué étai bin petit.

— Ditès-vâi, se fâ âo pâyan, devant dè vo pâyi vu férè einmoulâ cé bou.

— Coumeint vo voudrâ, se repond le dzoratâi.

Adon lo monsu va queri la mésoura pè la maison dè vela; lo paysan lâi âidè à fourrâ lè z'étallès dedein et ma fat s'ein manquâvè on pecheint bet que lo moulo lâi saî. Quand cé dè Lozena vâi cein, ye va furieux queri la police po férè mettrè à l'ameinda noutron pourro lulu que sè vayâi dza traitâ

dè voleu et dè bracaillon. Lo gaption arrevè, l'examinè lo moulo, et quand vâi que la mésoura lâi est pas, ye fâ âo dzoratai :

— L'est bin on moulo que vo z'ai vendu à cé monsu ?

— Oi.

— Eh bien vo vâidé, se lâi fâ ein lâi montreint lo bou; vo z'allâ veni avoué mè âo pousto, et on vo z'appreindrâ à étrè justo ein vo faseint payi l'ameinda, tsanero dè larro que vo z'êtè.

— Tot balameint, me n'ami dè la police, se respond noutron gaillâ, qu'étai pe malin què lè z'autro, y'é veindu on moulo à cé monsu; cein, l'est bin veré: mâ lâi é pas de que lo volliâvo amenâ tot d'on iadzo, lè tsemâns sont tant crouïo, et lâi volliâvo amenâ lo resto déman....

Ma faï lo gaption et lo monsu ont bin étâ tant motsets que sè sont vouâiti sein savâi què derè, et lo malin dzoratâi est reparti ein sè deseint: cein n'a pas réussâi, mâ tant pi, lâi raminéri son resto, mâ po l'ameinda, que l'aulont se grattâ.

2 L'enfant sous la neige.

Pendant ces années, Geneviève prenait de l'âge et embellissait. Elle devenait même si belle que son père en prenait de l'inquiétude.

— La beauté ne devrait aller qu'avec la fortune, disait-il quelquefois.

— Pas du tout, répondait Madame Laroche, quand on n'est pas riche et tout le monde ne peut pas l'être, c'est une compensation de se savoir belle. Toute la question est d'être bonne et Geneviève sur ce chapitre ne mérite aucun reproche.

— Il est de fait qu'elle a bonne tête, disait le père toujours un peu taquin, comme beaucoup de ces messieurs.

— Et bon cœur, ajoutait Madame Laroche qui, il faut lui rendre justice, au contraire de toutes les femmes, avait toujours le dernier mot.

Il est certain que la petite Geneviève était aussi bonne que belle et que sa gentillesse ne nuisait en rien à la modestie de ses manières et à la candeur de son esprit.

— Elle est même trop bonne, faisait observer le père.

— On ne l'est jamais trop, mon ami, répondait madame Laroche.

Je te demande pardon, et elle se prépare de grands chagrins pour plus tard. Elle pleure pour un rien. Un oiseau qui tombe la met en alarmes, un chien qui se casse la patte la jette dans un profond désespoir, et si on l'écoutait, notre maison ne serait plus qu'un hôpital de tous les chiens du quartier.

Madame Laroche riait.

— Peut-être un peu trop de sensibilité.

— Je te trouve charmante, elle ne rencontre pas un pauvre sans vider sa poche dans la sienne.

— N'est-ce pas toi qui lui a appris que le cœur doit s'intéresser à toutes les souffrances !

— Le cœur oui, mais pas la bourse.

— Méchant.

— Si je t'écoutais, j'adopterais tous les mendians de Paris.

— Tu n'as rien à dire, fit enfin madame Laroche d'une voix forte et qui s'impatientait à la fin de tant d'injustice, si Geneviève est ainsi, c'est ta faute et non la mienne, moi, je ne lui ai jamais prêché que le travail, c'est toi qui a toujours peur qu'elle se fatigue et qui, au lieu de lui mettre l'ouvrage en mains, lui parle toujours d'un tas de choses qu'elle n'a pas besoin de savoir et qui la perdent.

— Moi !

— Oui, toi. Des devoirs de ceux qui ont et de la dignité de ceux qui n'ont pas ; qu'elle ne doit pas laisser passer devant elle une douleur sans la consoler et une souffrance sans s'y dévouer ; que le bonheur n'est permis qu'à la condition de prendre sa part du malheur des autres.

— Pure théorie.

— C'est cela, ces messieurs font de belles théories et défendent la pratique quand cela leur coûte quelque chose. Tant pis pour vous, si à nous autres femmes vous prêchez la charité, nous la ferons à vos dépens. Les femmes parlent un peu moins que vous, mais elles agissent un peu plus.

— Agissez donc, dit Laroche résigné, moitié riant et moitié attristé, car lui savait que le patron se faisait un peu plus tirer l'oreille depuis quelque temps, pour les heures supplémentaires et les gratifications, faites comme vous l'entendez, mais je vous préviens, si mes poches se trouvent vous aurez d'autant plus de facilité à les racommoder, qu'il n'y aura rien dedans.

— Bah ! dit madame Laroche, un peu chiffonnée, mais gaie tout de même, tant elle était vaillante et ne voulait pas se laisser abattre, je les remplirai avec mes économies.

Mais maintenant que nous connaissons les Laroche comme si nous fussions nés au milieu d'eux et que nous les eussions pratiqués tout la vie, revenons au fameux lundi qu'il faisait si froid et où Geneviève avait tant de peine à se réveiller.

Je veux dire ouvrir les yeux, car pour ce qui était d'être réveillée, elle l'était la petite rusée ; mais ce matin là, c'était plus fort qu'elle, elle s'avouait paresseuse et n'avait pas la force de se défendre de ce vilain péché.

Alors huit heures sonnèrent, et Mme Laroche qui l'avait déjà appelée, éleva un peu la voix et la petite Geneviève, faisant un effort, se jeta à bas du lit. Une heure après elle était habillée, elle avait déjeuné, repassé ses leçons, fini un verbe resté inachevé la veille et, son panier sous le bras, elle se dirigeait vers l'école.

Il faisait froid le long de la route et ses petits pieds enfonçaient dans la neige, mais elle pressait le pas et arriva sans encombre à la porte de l'école, qui s'ouvrit toute grande pour la recevoir, M^{me} Laroche étant une des élèves les plus laborieuses et une de celles dont l'intelligence faisait le plus d'honneur à la maîtresse.

La journée se passa correctement, elle sut ses leçons, eut 5 pour ses devoirs, ce qui, partout, est une excellente note, déjeuna à midi de bon appétit et, à quatre heures, elle reprit tranquillement et lentement le chemin de la maison.

Lentement c'est un tort, mais que voulez-vous, elle était si heureuse dans la rue. Tout l'amusait, l'intéressait, elle levait le nez en l'air et souriait à tout ce qui passait auprès d'elle. C'était bien une parisienne, allez. (*A suivre*)

Un curieux petit jardin d'appartement. — On peut obtenir soit un vase de verdure, soit une suspension dans une fenêtre, en procédant de la façon suivante : On prend une éponge bon marché, plus elle est grosse, meilleure elle est pour cet usage. On la fait tremper dans l'eau chaude jusqu'à ce qu'elle soit complètement gonflée. Ensuite on la presse dans les mains de façon à l'égoutter à moitié, puis dans les trous de l'éponge on introduit des graines de millet, de trèfle rouge, d'orge, de pourpier, de graminée, de lin, et en général de toute espèce de plantes germant facilement et autant que possible donnant des feuilles de coloration variée. On place l'éponge ainsi préparée soit sur un vase, une coupe, ou bien on la pend dans l'em-

brasure d'une fenêtre où le soleil donne une partie du jour. Puis tous les matins, pendant une semaine, on l'arrose en pluie légère sur toute sa surface. Bientôt les graines ainsi renfermées dans l'éponge se gonflent, germent et poussent de petites feuilles, et en peu de temps l'on n'a plus qu'une boule de verdure présentant des variétés de couleur suivant les graines que l'on aura employées.

La Nature.

Recette.

Gâteau de riz aux raisins. — Prenez 300 grammes de riz ; mettez-le à l'eau froide et faites bouillir cinq à six minutes. D'autre part, faites bouillir trois quarts de litre de lait ; mêlez-y le riz et faites cuire jusqu'à ce qu'il soit tendre et consistant ; sucrez et tenez à couvert pendant un quart d'heure ; laissez-le à peu près refroidir et mêlez-y cinq œufs entiers, un gros morceau de beurre et une poignée de petits raisins secs. Versez le tout dans une tourtière que vous avez préparée ; cuisez le mélange une demi-heure au four de campagne ou au four de fourneau ; dégagiez le gâteau en passant la lame d'un couteau autour du moule, renversez-le sur un plat et saupoudrez de sucre.

La *Feuille des avis officiels* du 24 courant contient une coquille provenant d'une transposition d'articles, qui a amusé beaucoup de gens :

Au bas de la page 198, on lit :

« Dans sa séance du 20 janvier, le Conseil d'Etat a nommé M. ***, actuellement suffragant à ***, au poste de pasteur vacant dans la paroisse de ***. »

Arrivé à la fin de la page, vous tournez le feuillet et vous continuez :

» connaissant le travail de la vigne et les soins à donner aux chevaux. Il ne sait pas traire, mais il sait faucher, etc., etc. »

Les soirées théâtrales de la Société de Zofingen sont toujours fort goûtables ; elles ont une saveur toute particulière, un cachet d'originalité qui en font de vraies fêtes pour tous ceux qui s'intéressent à notre jeunesse studieuse. Aussi, croyons-nous devoir attirer l'attention de nos lecteurs et de nos lectrices sur le programme de la soirée littéraire et musicale que la section vaudoise de la Société de Zofingen nous promet pour le vendredi 3 février prochain. Déclamations, chœurs, comédies, excellent orchestre, unis à l'attrait de voir en scène de jeunes amateurs connus et aimés, en faut-il davantage pour attirer un public nombreux et sympathique. (Voir aux annonces.)

THÉÂTRE. — *Dimanche 29 janvier, 1^{re} représentation de LE DIABLE, drame en 5 actes ; et 2^{me} représentation de Un fils de famille, comédie vaudeville en 3 actes.*

Ordre : 1^o Un fils de famille ; 2^o Le Diable. Rideau à 6 h. 1/2.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C[°]